

YVES POEY

UNE JEUNESSE indienne

THÉÂTRE

BOLLYWOOD BOULEVARD/Pauline Caupenne/Théâtre La Flèche, Paris 11e / jusqu´au 11 décembre.

Pauline Caupenne signe une performance bluffante au service d'un propos existentiel et politique.

On n'est pas sérieuse quand on a 19 ans. À cet âge, Pauline, ayant le sentiment de ne pas avoir la vie dont elle rêve, est partie voir ailleurs si elle y était. Loin, très loin : en Inde. Pourquoi là ? Pauline n'a pas de clichés en tête, d'imagerie *a priori*. Contrairement aux hippies accomplissant le voyage en Inde dans les années 1970 pour échapper à la société de consommation, elle aurait pu atterrir au Japon ou en Australie. Parce qu'elle ne fuit rien d'autre qu'elle-même.

Par hasard, elle se retrouve dans le milieu de Tollywood, l'équivalent de Bollywood mais dans le sud du pays, où l'on parle le telugu. Elle est engagée pour tenir le premier rôle dans un film (dont on verra des images) et est ainsi promise à la célébrité.

Seule en scène, Pauline Caupenne raconte la vie de cette jeune femme au pays de Shiva. Elle l'incarne, ainsi qu'une profusion de personnages autour d'elle : une agente, un réalisateur, un comédien, une femme chasseuse de serpents, un enfant, d'autres encore… La comédienne alterne aussi les langues, passant du français à ce qu'il faut d'anglais en passant par quelques éclats de telugu. Elle danse aussi, et chante. Mise en scène par Grégoire Leprince-Ringuet, la performance, au rythme virevoltant, est bluffante et toujours fluide. Il ne faut que quelques accessoires et deux seules couleurs, le noir et le rose (celui du sari), pour que le spectateur y croie.

Bollywood boulevard a tout du roman d'apprentissage : au bout de la route, Pauline aura beaucoup grandi. Ces *« étranges étrangers »*, aux mœurs fort différents et à la spiritualité exacerbée, lui font comprendre qui elle est, sans jamais que la jeune Occidentale adopte une position de surplomb – à son père, au téléphone, elle dira même : *« Ne pas avoir du tout de croyance, ce n'est peut-être pas mieux. »* Le spectacle prend là sa dimension politique, à la faveur d'un texte, signé par l'actrice, à la justesse impeccable, jetant sur la société indienne un regard dénué d'exotisme mais nourri d'une connaissance de l'intérieur mêlée de gratitude.

Gratitude ? Oui, parce que Pauline Caupenne a conçu *Bollywood boulevard* aussi comme un geste de reconnaissance. On pressentait que cette histoire, n'excluant pas la fiction, était à forte dose autobiographique. On en a confirmation quand on réalise que la jeune héroïne, sur les extraits du film de Tollywood projetés, est bien la même Pauline Caupenne, quelque quinze ans plus tôt. Alors, un doux vertige s'instaure, sur le fil d'un continuum, entre ce que l'on a été et ce que l'on devient… ● CHRISTOPHE KANTCHEFF

Sarah Lélé, ÉCOUTEZ-LA BLAGUER

HUMOUR

LA MAUVAISE ÉDUCATION DE SARAH LÉLÉ / 1 heure / Théâtre des Mathurins, Paris 8e et en tournée.

C'est en mettant les pieds à Bruxelles en 2024 qu'on découvre Sarah Lélé dans un tout-frais-tout-neuf comedy club, le Petit Kings, petit frère d'une institution du rire de la capitale, où les humoristes se succèdent pour débiter des tranches de rire.

Cette stand-uppeuse belge d'origine camerounaise, qui a grandi à Anderlecht et a commencé la scène à 14 ans (!), fait alors déjà frémir les salles de Saint-Gilles et de l'au-delà bruxellois sans que le monde de l'humour extra-local ne soupçonne son existence. Un an plus tard, épaulée par le producteur français Thierry Suc (qui produit notamment Florence Foresti), l'ex-étudiante en droit passe la frontière et pose ses valises à Paris, six mois au théâtre Le Contrescarpe et depuis septembre au Théâtre des Mathurins. Sarah Lélé, 22 ans, a tout d'une grande, mais son plongeon dans ce nouveau bain se fait progressif pour ne pas risquer l'hydrocution. Elle ne joue ainsi que son premier spectacle.

Dans *La Mauvaise Éducation de Sarah Lélé*, l'humoriste raconte avec une oralité de révérende les dissonances et ruptures que sa double culture suscite, de la recherche d'identité au retour aux racines en passant par les discriminations et le racisme. « Noire » à Bruxelles, « Blanche » à Yaoundé. Sarah Lélé choisit le rire pour pétrir ce métissage, raillant son père aux commentaires homophobes, eu égard à son éducation à la camerounaise, un pays où l'homosexualité est encore criminalisée ; parlant de football, cette langue universelle, et des grandes séquences comme la Coupe du monde ou la Coupe d'Afrique des nations. Et aussi de la France, seul pays où l'on gifle un président, s'exalte-t-elle, bien que longtemps rétive à l'idée d'y mettre les pieds pour développer sa carrière, par esprit de corps belge.



ROMAIN GARCIN

À son tour, Sarah Lélé distribue quelques baffes symboliques aux Français, pour rendre la monnaie de sa pièce à ce peuple de petits coqs perçu comme méprisant par le « plat pays ». Sa maturité scénique est étonnante. Sa générosité, semblable à celle d'un Thomas Ngijol (influence revendiquée), irradie. Si l'on devait théoriser un style, ce pourrait être un stand-up décolonial décomplexé, bourré d'autodérision et de fumisterie. Qualités que les Belges et les Camerounais savent, Dieu merci, cultiver. ● LOUIS BOLLA